

Lettre à nos frères prêtres

N° 97 - Mars 2023

Lettre trimestrielle de liaison de la Fraternité Saint-Pie X avec le clergé de France

(L'actualité quotidienne de la Fraternité Saint-Pie X : www.laportelatine.org)

UNE ÉGLISE ÉBRANLÉE

Le pontificat du Pape François vient de dépasser les dix ans, ce qui est déjà une durée honorable. Il est donc possible d'y jeter un premier regard rétrospectif, comme nous l'avons fait la fois dernière sur le pontificat du Pape Benoît XVI. Précisons pour commencer, afin de clarifier notre position, que nous n'avons aucune animosité personnelle à l'encontre du Pape François. Au contraire, il a fait plusieurs gestes significatifs envers la Fraternité Saint-Pie X, qui comptent à nos yeux.

Tout le monde reconnaît que le Pape François a un mode de gouvernement très personnel, passablement autoritaire, qu'il agit à son gré et de façon souvent imprévisible. Le nombre de *Motu proprio* qu'il a déjà promulgués en est le signe indubitable. Dans l'absolu, bien sûr, on pourrait discuter de cette manière de faire, mais il n'est certainement pas le premier Pape à agir de cette manière. En tout cas, ce n'est pas de sa méthode de commandement que nous parlerons aujourd'hui.

Ce qui nous paraît vraiment important n'est pas *comment* agit le Pape François, mais *ce qu'il fait*, le contenu même de son action. Et là, il faut le dire clairement, les résultats du pontificat nous semblent plutôt catastrophiques. Le Pape François ne cesse de donner des coups de boutoir à des éléments structurants de l'Église, à des piliers de la vie chrétienne, et il les ébranle ainsi en profondeur, laissant craindre ou présager leur ruine totale.

Ce n'est pas précisément dans l'ordre spéculatif, dogmatique, qu'il porte ses attaques. Il ne s'agit pas, semble-t-il, d'un domaine qui l'attire et le passionne. Il se concentre plutôt sur le domaine pratique, de l'action, mais là, il avance à grands pas, dans le mauvais sens malheureusement.

Il s'est d'abord attaqué à la morale, un domaine qui avait été, tant bien que mal et en partie seulement, préservé d'une remise en cause systématique. A travers divers documents et initiatives, il a ouvert la voie à la satisfaction des revendications « sociétales », à savoir l'accès aux sacrements des divorcés remariés et des couples homosexuels, la reconnaissance de la transidentité, l'accès des femmes aux ministères ordonnés, etc., comme le Synode allemand l'a d'ailleurs bien compris.

L'assaut massif et coordonné contre la liturgie traditionnelle, dont la célébration est pourtant si modeste et si marginale, constitue le deuxième étage de la fusée. Il s'agit d'éradiquer tout ce qui rappellerait non pas seulement l'Église d'avant Vatican II, mais même simplement l'Église d'avant François, puisque, après tout, le retour officiel de cette liturgie antique ne date que de son prédécesseur.

Le Pape François, par son action en ces domaines et en des domaines parallèles, va sans aucun doute laisser derrière lui une Église profondément ébranlée.

Abbé Benoît de JORNA

Éditorial

p. 1 – Une Église ébranlée
par l'abbé Benoît de Jorna

p. 2 – Saint Thomas d'Aquin,
un Docteur pour notre temps

p. 8 – Jorge Bergoglio
avant la papauté

THOMAS D'AQUIN, UN DOCTEUR POUR NOTRE TEMPS

Thomas, originaire d'Aquin dans le Latium (Italie), est né en 1225 (probablement, même si certains tiennent plutôt pour 1226). Il est mort en 1274 au monastère cistercien de Fossanova, également dans le Latium. Il a enfin été canonisé en 1323 par le Pape Jean XXII.

Trois années consacrées à saint Thomas d'Aquin

C'est pourquoi nous sommes entrés dans un cycle de trois années qui vont chacune connaître un anniversaire concernant saint Thomas d'Aquin. En 2023, nous fêtons le septième centenaire de sa canonisation. En 2024, nous célébrerons le sept cent cinquantième anniversaire de sa mort. En 2025, nous nous réjouirons du huitième centenaire de sa naissance. De ce fait, diverses institutions universitaires annoncent pour les trois années à venir colloques, symposiums, cérémonies, hommages, etc. en l'honneur de saint Thomas d'Aquin.

Il est donc opportun de se pencher sur la vie et l'œuvre de ce grand docteur de l'Église, appelé en particulier le « Docteur commun », en raison de la place éminente que l'Église reconnaît à sa doctrine.

Qui était Thomas d'Aquin ?

Thomas appartenait à une famille noble, une famille de soldats, au service de l'Empereur germanique, leur suzerain. Toutefois, du fait de son attirance vers les choses de Dieu, Thomas était pour sa part plutôt destiné à entrer dans une carrière ecclésiastique.

Le cursus le plus logique, étant donné ses capacités et sa situation familiale, aurait été qu'il devienne abbé du monastère bénédictin du Mont-Cassin, d'autant que c'est là qu'il avait été élevé à partir de l'âge de cinq ans. Et si par hasard la vie monastique ne l'attirait pas, il aurait pu devenir évêque.

Thomas aurait certainement été un excellent évêque ou un très pieux père abbé. Pour le Pape, les liens de sa famille avec l'Empereur garantissaient de bonnes relations avec ce puissant protecteur temporel. Pour l'Empereur, c'était la certitude qu'il pourrait garder un œil sur les riches possessions de l'abbaye ou de l'évêché auquel aurait été promu Thomas, et être confiant dans la loyauté à son égard de cet abbé ou de cet évêque. Ainsi, tout le monde aurait été gagnant.

Il est nécessaire de souligner la chose pour comprendre pourquoi, plus tard, Thomas refusera constamment toutes les dignités ecclésiastiques qui lui seront successivement proposées par le Pape : c'est qu'il aurait pu les obtenir dès le départ, et que c'était de cela même qu'il s'était détourné.

Car, en fait, les choses ne vont pas se dérouler selon les plans prévus par les uns et par les autres, plans au demeurant un peu trop humains.

Un changement radical d'orientation

Vers l'âge de dix-huit ans, Thomas commence à Naples ses études supérieures. C'est là qu'il entre en contact avec une toute jeune congrégation fondée par un chanoine espagnol, Dominique de Guzman : les « Frères prêcheurs ». Ceux-ci pratiquent une stricte pauvreté : il s'agit donc, comme pour les disciples de saint François, de ce qu'on appellera un « ordre mendiant », qui n'a aucune possession temporelle et compte sur la Providence pour subvenir aux besoins de ses membres, contrairement aux classiques monastères bénédictins qui possèdent des terres sur lesquels travaillent les moines, ce qui assure un revenu au couvent. Les Frères prêcheurs, dans le cadre de cette pauvreté volontaire, s'adonnent à l'étude de la doctrine chrétienne et à sa prédication.

Thomas est séduit par ce radicalisme évangélique, il décide de suivre le Christ sans réserve, et pour cela d'entrer chez ceux que nous appelons les dominicains. Il commence par rencontrer une forte opposition (politico-sociale) de sa famille, qui le retiendra une année, avant de finalement le laisser suivre son désir.

Thomas débute de longues études de philosophie et de théologie, notamment sous la direction de celui que nous connaissons comme saint Albert le Grand. Il les achève à l'université de Paris, où il devient d'abord professeur débutant, si l'on peut dire, avant d'obtenir (en même temps que saint Bonaventure) le grade et la charge de *Magister in sacra Pagina*, ce qui signifie professeur d'Écriture sainte. C'est, pour le reste de sa carrière, son titre authentique et sa véritable fonction, même si, comme nous le savons, il écrira beaucoup d'ouvrages de philosophie et de théologie. A partir de là, sa vie entière sera consacrée exclusivement à l'enseignement de la vérité chrétienne, en France et en Italie.

Situation intellectuelle de l'Église et de la Chrétienté à l'époque

La vie de Thomas d'Aquin se déroule au cœur du XIII^e siècle (1225-1274). Cette période connaît un état assez tranquille et assez élevé de la Chrétienté. En France, c'est le règne de Louis IX, donc saint Louis, lequel d'ailleurs connaissait et appréciait maître Thomas (les saints sont faits pour se comprendre).

C'est également l'époque où se met en place et s'organise définitivement une institution majeure : les Universités. Thomas est professeur à l'Université, et notamment deux fois dans la plus prestigieuse, l'*Alma Mater* (la « Mère nourricière »), à savoir l'Université de Paris, qui prendra plus tard le nom d'un de ses « collèges », celui fondé par Robert de Sorbon : la Sorbonne. C'est dans ce cadre que le clergé du temps reçoit une excellente formation intellectuelle, à travers cette culture que l'on nomme « scolastique », dans la mesure où elle est désormais transmise dans des « *scholæ* », des écoles organisées exclusivement pour l'enseignement doctrinal.

C'est premièrement au sein des universités européennes qu'à l'époque de Thomas, en particulier, va se produire un phénomène intellectuel déterminant : la réception et l'incorporation dans le champ intellectuel de l'Europe latine de l'immense corpus scientifique issu d'Aristote. L'arrivée de cette œuvre, par le biais de traductions diverses (dont le cheminement est complexe), alors que la doctrine aristotélicienne était jusqu'ici en grande partie inconnue chez les Latins, entraîne un renouvellement profond d'une pensée qui était surtout imprégnée de platonisme, un platonisme christianisé reçu en premier de saint Augustin.

A la suite de son maître et professeur Albert le Grand, auteur d'un monumental commentaire de l'œuvre d'Aristote, Thomas va être une figure majeure et cruciale de l'acclimatation de l'aristotélisme en milieu chrétien.

Formation, milieu, problèmes intellectuels, méthodes de travail

Pour bien comprendre comment l'œuvre de saint Thomas a été élaborée, et comment il convient aujourd'hui de l'aborder, deux ouvrages, parmi bien d'autres, sont à conseiller au premier chef.

Le premier est l'œuvre du meilleur biographe actuel de Thomas d'Aquin, le père Jean-Pierre Torrell, et s'intitule *Initiation à saint Thomas d'Aquin* (Cerf, 2015). Tous les repères biographiques, bibliographiques, doctrinaux et spirituels y sont donnés de façon claire et précise.

Le second est un livre du père Marie-Dominique Chenu, certes un peu plus ancien, mais toujours remarquable, intitulé *Introduction à l'étude de saint Thomas d'Aquin* (Vrin). Le père Chenu explique en particulier quels sont les genres littéraires qu'utilise Thomas, quelle langue qu'il écrit, les procédés de documentation qu'il emploie, le type d'argumentation qu'il propose, et parcourt les divers ouvrages de Thomas pour aider à y pénétrer.

Si ces ouvrages (et d'autres semblables) sont de grande qualité, s'ils rendent de précieux services à celui qui désire entrer dans la pensée de saint Thomas, s'ils apparaissent même comme indispensables à celui qui veut connaître et apprécier saint Thomas, ils sont en même temps potentiellement trompeurs pour ceux qui les utiliseraient mal. Car leur lecteur pourrait facilement croire que l'essentiel consiste à connaître le milieu où s'est épanouie l'œuvre thomasiennne, la nature de ses procédés intellectuels, les divers ouvrages qu'il a pu composer, etc. Bref, qu'il serait suffisant de connaître l'*histoire* de saint Thomas d'Aquin pour connaître sa *pensée*, sa doctrine.

Il existe ainsi aujourd'hui dans les Universités de remarquables spécialistes de saint Thomas d'Aquin. Leurs connaissances sur cet auteur sont éblouissantes, leurs ouvrages sont d'un grand intérêt, leurs interventions méritent toujours d'être étudiées avec attention. Ces universitaires prestigieux connaissent tout du « Bœuf muet », comme ses camarades d'étude appelaient Thomas, ils peuvent reconstituer à peu près chaque minute de sa vie, mais pour leur part ils sont plutôt hégéliens, marxistes, kantien, voire sceptiques. C'est pourquoi ils se proclament « thomasiens », c'est-à-dire professionnels de son œuvre, techniciens de sa doctrine, mais rejettent pour eux-mêmes l'appellation de « thomistes », qui signifierait qu'ils seraient les disciples de Thomas.

Pourtant, comme le soulignait Thomas lui-même avec une grande force, « le but de la philosophie n'est pas de savoir ce que les hommes ont pensé, mais bien quelle est la vérité des choses » (*In libros Aristotelis De Cælo et Mundo expositio*, I, lect. 22). Au-delà de ce que l'histoire peut nous apprendre sur Thomas, ce qui compte vraiment est le fond même de la doctrine thomiste, la valeur de vérité des affirmations de saint Thomas.

L'harmonie de la nature et de la grâce

La nature, la raison, provient de Dieu autant que la Révélation, que la grâce, que le surnaturel : même si c'est à deux niveaux d'être différents. C'est pourquoi ces deux réalités ne peuvent jamais se trouver en contradiction : le vrai en tant que tel ne peut être le contraire du vrai. Par ailleurs, même si ces deux réalités ne se situent pas au même niveau, elles possèdent un lien profond, car c'est un axiome fondamental de la foi chrétienne que le surnaturel s'enracine dans le naturel, qu'il prend son appui sur lui tout en le surélevant à un niveau proprement divin. Comme le redit sous diverses formes Thomas, « *Gratia non tollit naturam, sed perficit* », « La grâce ne détruit pas la nature, mais la perfectionne ».

Toute sa vie, dans son travail de philosophe, de théologien et d'exégète, saint Thomas s'appuiera avec confiance sur ces certitudes fondamentales.

Toutefois, il a parfaitement conscience que la raison humaine, la dernière des intelligences dans le monde spirituel, est en elle-même assez faible, et que de plus elle se trouve blessée par le péché originel, et ceci spécialement en ce qui concerne la connaissance des vérités les plus hautes, à savoir les vérités divines. Par ailleurs, les mystères divins, mystères naturels d'abord, mais surtout mystères surnaturels, sont tellement élevés au-dessus de l'intelligence humaine que, même si celle-ci peut en obtenir une certaine perception (Thomas ne sera jamais un agnostique), cette connaissance restera toujours très limitée, infiniment inférieure à ce Dieu qu'elle contemple.

La démarche de saint Thomas

Il est donc particulièrement difficile pour l'homme de réaliser une synthèse harmonieuse dans la connaissance de ces deux plans du réel, même s'il est absolument certain que Dieu réalise en lui, sans contradiction ni dissonance, cette harmonie de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel. Proposer une telle synthèse harmonieuse aux hommes, articuler le plus parfaitement possible la raison et la foi ou, si l'on préfère, la nature et le surnaturel, tel est pourtant le défi que s'est lancé Thomas d'Aquin, et dont le fruit excellent est sa *Somme de théologie*, un des plus grands monuments de l'esprit humain, qu'il a pu rédiger grâce à son génie propre, grâce à un travail opiniâtre, grâce aux trésors intellectuels de la civilisation humaine qui l'avait précédé, évidemment en usant de la grâce dont il était lui-même abondamment pourvu, mais aussi en bénéficiant de par la Providence, il faut le dire, de secours divins exceptionnels, de type quasi prophétique.

Malgré ces secours célestes évidents, qui manifestent que cette œuvre de Thomas était voulue de Dieu pour le bien de l'Église et de la civilisation, la Providence a décrété que cette *Somme de théologie* resterait à jamais inachevée, à quelques mois de son aboutissement, comme pour montrer que Dieu demeurera toujours pour nous un mystère, spécialement sur cette terre, bien que nous soyons appelés à le connaître de plus en plus tout au long de l'éternité, sans jamais toutefois épuiser son infinité.

Thomas avait parfaitement conscience des limites de son travail, qui nous aide à connaître Dieu sans jamais parvenir à le « posséder » par notre intelligence. Comme il aimait à le souligner, il est parfaitement juste de dire que nous pouvons connaître Dieu, dans la mesure où notre intelligence humaine surélevée par la foi est vraiment en mesure de dire quelque chose de lui. Toutefois, il est encore plus juste de dire que nous ne pouvons pas vraiment le connaître, tant son mystère infini dépasse et dépassera toujours nos intelligences créées, et même toute intelligence créée ou créable.

Cependant, lorsque la raison éclairée par la foi examine soigneusement, pieusement et prudemment la Révélation surnaturelle venue de Dieu, elle obtient, par un don de la grâce, quelque intelligence, très fructueuse d'ailleurs, des mystères divins, tant par l'analogie des choses qu'elle connaît naturellement, que par le rapport des mystères entre eux et avec la fin dernière de l'homme. Ainsi, la droite raison éclairée par la foi est capable de démontrer les fondements de la croyance chrétienne et, illuminée de cette lumière, de cultiver la science des choses divines : c'est ce qu'on appelle précisément la théologie, à laquelle Thomas s'est principalement adonné toute sa vie.

Repenser toute la doctrine chrétienne

Thomas d'Aquin a beaucoup écrit (ou plutôt dicté) : environ trois mille pages par an durant sa carrière professorale. L'aboutissement de cet immense travail est donc la *Somme de théologie*, rédigée au soir de sa vie et que la mort viendra interrompre. Son but, en cet ultime ouvrage, est de repenser entièrement toute la doctrine chrétienne, non pas en innovant sur le fond, mais en proposant les choses de façon profondément vraie, limpide, et surtout systématique.

Ce fut une exceptionnelle réussite, dont tous les chrétiens, sans peut-être le savoir, sont marqués au cœur de leur apprentissage de la foi. Car tous les catéchismes, depuis ceux de Canisius et de Bellarmin, en passant par le catéchisme du concile de Trente, le catéchisme de saint Pie X, le catéchisme pour les diocèses de France et même, au moins dans son organisation, le catéchisme de l'Église catholique, ne sont jamais qu'une mise à la portée des fidèles de la doctrine de saint Thomas d'Aquin : le catéchisme est, en réalité, une version simplifiée de la *Somme de théologie*.

L'une des raisons de cette étonnante postérité, c'est que Thomas est un génie, comme il y en a quatre ou cinq par matière au cours de l'histoire de l'humanité. C'est un fait. Thomas a connu personnellement des personnes exceptionnelles, des penseurs chrétiens de premier plan, saint Albert le Grand, saint Bonaventure et bien d'autres. Or il les surclasse nettement parce qu'il n'est pas seulement un penseur de premier plan, mais plus que cela : un génie. Thomas est tout simplement est « hors concours ».

Lire la *Somme de théologie* n'a rien à voir avec lire ce qu'Albert ou Bonaventure ont écrit de meilleur (et qui est très bon, et très intéressant, et très utile). Il faut ranger Thomas d'Aquin avec Shakespeare, Dante, Michel-Ange, les cathédrales gothiques, Versailles : très au-delà des catégories usuelles.

Importance de la philosophie de Thomas d'Aquin

Sur la plan théologique, saint Thomas a toujours été dans l'Église, avec d'autres (principalement saint Augustin dans l'Église latine), une référence majeure et incontestée : on a toujours, notamment dans les conciles, recouru à saint Thomas. Comme l'écrit Léon XIII dans *Æterni Patris*, « le plus grand honneur rendu à saint Thomas, réservé à lui seul, et qu'il ne partagea avec aucun des Docteurs catholiques, lui vint des Pères du concile de Trente : ils voulurent qu'au milieu de la sainte assemblée, avec le livre des divines Écritures et des décrets des Pontifes suprêmes, sur l'autel même, la *Somme* de Thomas d'Aquin fût déposée ouverte, pour qu'on pût y puiser des conseils, des raisons, des oracles » (*Actes* I, p. 67).

C'est pourquoi, dans la formation de ses clercs, l'Église a toujours indiqué la *Somme de théologie* comme une source incontestée et une lecture nécessaire. De la même façon, tous les auteurs sérieux et orthodoxes en matière de théologie se réfèrent systématiquement à l'œuvre de Thomas. Il est bon, il est nécessaire qu'un prêtre étudie la théologie premièrement et principalement dans la *Somme de théologie*.

Ceci est une évidence. Pourtant, lorsque Léon XIII publie le 4 août 1879 l'encyclique *Æterni Patris* consacrée à Thomas, ce n'est pas l'œuvre théologique de Thomas qu'il vise. Lorsque le *Code de droit*

canonique préparé par Pie X et promulgué par Benoît XV en 1917 demande, en son canon 1366, que les séminaristes suivent et tiennent « l'esprit, la doctrine et les principes du Docteur angélique », cela va bien au-delà de la théologie. Ces pontifes parlent explicitement et premièrement de la *philosophie* de Thomas.

Car la crise majeure que traverse la civilisation moderne, et par elle l'Église même, est d'abord une crise de la raison, une crise de la raison naturelle, bref une crise philosophique. Comme l'exprime avec une souveraine clarté Pie X, dans l'encyclique *Pascendi* : « C'est d'une alliance de la fausse philosophie avec la foi qu'est né le système moderniste, pétri d'erreurs » (*Actes* III, p. 155). Car « l'amour des nouveautés [en matière de foi] va toujours de pair avec la haine de la méthode scolastique ; et il n'est pas d'indice plus sûr que le goût des doctrines modernistes commence à poindre dans un esprit, que d'y voir naître le dégoût de cette méthode ».

C'est pourquoi le saint pontife demande et ordonne que, « en ce qui regarde les études [cléricales], la philosophie scolastique soit mise à la base des sciences sacrées ». Et il précise clairement : « Quand Nous prescrivons la philosophie scolastique, ce que Nous entendons surtout par là (ceci est capital), c'est la philosophie que nous a léguée le Docteur angélique. Nous déclarons donc que tout ce qui a été édicté à ce sujet par Notre Prédécesseur [Léon XIII], Nous l'édictons à nouveau et le confirmons (...). Que, dans les séminaires où on aurait pu le mettre en oubli, les évêques en imposent et exigent l'observance : prescriptions qui s'adressent aussi aux supérieurs des instituts religieux. Et que les professeurs sachent bien que s'écarter de saint Thomas, surtout dans les questions métaphysiques, ne va pas sans détriment grave » (*Actes* III, p. 161).

Qualité extraordinaire de la philosophie de Thomas d'Aquin

Comme le remarque son grand commentateur Cajetan, pour avoir profondément vénéré les saints Docteurs qui l'ont précédé, Thomas a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous. Il a recueilli les doctrines pertinentes de ces auteurs anciens, les a réunies, classées dans un ordre admirable, et enrichies d'une façon extraordinaire en allant au plus profond de leurs principes.

Il n'est ainsi aucune partie de la philosophie que Thomas n'ait traitée avec autant de pénétration que de solidité : les lois du raisonnement, Dieu et les substances incorporelles, l'homme et les autres créatures sensibles, les actes humains et leurs principes, font tour à tour l'objet des thèses qu'il soutient, dans lesquelles rien ne manque, ni l'abondante moisson des recherches, ni l'harmonieuse ordonnance des parties, ni une excellente manière de procéder, ni la solidité des principes ou la force des arguments, ni la clarté du style ou la propriété de l'expression, ni la profondeur et la souplesse avec lesquelles il résout les points les plus obscurs.

Ajoutons à cela que le Docteur angélique a considéré les conclusions philosophiques dans les raisons et les principes mêmes des choses : or, l'étendue de ces prémisses, et les vérités innombrables qu'elles contiennent en germe, fournissent aux maîtres des âges postérieurs une ample matière à des développements utiles, qui se produiront en temps opportun. En employant ce même procédé dans la réfutation des erreurs, le grand Docteur est arrivé à ce double résultat, de repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui surgiront à l'avenir.

De plus, en même temps qu'il distingue parfaitement, ainsi qu'il convient, la raison d'avec la foi, il les unit toutes deux par les liens d'une mutuelle amitié : il conserve ainsi à chacune ses droits, il sauvegarde sa dignité, de telle sorte que la raison, portée sur les ailes de saint Thomas jusqu'au faite de l'intelligence humaine, ne peut guère monter plus haut, et que la foi peut à peine espérer de la raison des secours plus nombreux ou plus puissants que ceux que saint Thomas lui a fournis.

Thomisme, « néo-thomisme »

En soi, le thomisme, c'est tout simplement le nom des disciples de saint Thomas d'Aquin. On peut comprendre cela, tout d'abord, comme la doctrine de tous ceux qui se réclament, peu ou prou, de saint Thomas : mais là, il va y avoir de nombreuses divergences, car certains ne prennent qu'une partie, ou mélangent avec la doctrine d'autres penseurs (comme Suarez mixant Thomas et Duns Scot), etc.

Par rapport à ce thomisme pris au sens large, le thomisme qu'on pourrait qualifier d'*orthodoxe* signifie, pour sa part, la tradition (principalement représentée par l'ordre dominicain) qui s'attache avec une entière fidélité à la doctrine et aux principes de saint Thomas. Cependant, même dans l'école thomiste comprise en ce sens, il existe certaines divergences, à la fois par la personnalité des intervenants (Sylvestre de Ferrare, Cajetan, les Salmanticenses, Jean de Saint-Thomas, Billuart, Ramirez, etc.) et par l'irruption de certaines problématiques nouvelles ou nouvellement abordées (par exemple, l'État moderne, ou la science moderne, ou la découverte du Nouveau Monde).

Le thomisme a subi une certaine éclipse au XVIII^e siècle, en raison des Lumières, de la montée de la science expérimentale et de Descartes, mais aussi de la décadence des ordres religieux (les dominicains, entre autres), enfin des tragiques événements de la Révolution française, qui ont bouleversé les structures de l'Église (notamment son enseignement) durant une longue période.

Il a été relancé, d'abord timidement, dans la deuxième partie du XIX^e siècle, notamment (ironie de l'histoire) par des jésuites italiens comme Taparelli. Mais ce qui va changer radicalement la donne, c'est en 1879 l'encyclique *Æterni Patris* de Léon XIII (Joachim Pecci étant lui-même un participant de ce renouveau thomiste italien), qui demande de revenir à la philosophie scolastique (ou philosophie chrétienne) de saint Thomas d'Aquin.

Le terme « néothomisme » pourrait être une étiquette historique commode pour désigner le thomisme florissant depuis le XIX^e siècle (comme on parle de « seconde scolastique » pour le thomisme du XVI^e-XVII^e siècles, avec Soto, Báñez, Vitoria, Cano, etc.). Mais c'est le plus souvent un sobriquet dédaigneux, pour faire croire qu'il ne s'agit que d'un pastiche sans originalité.

En réalité, le prétendu « néothomisme » est tout simplement le thomisme de notre époque, avec ses forces et ses faiblesses, ses maîtres et ses épigones, sa grandeur et ses limites. Ce terme de « néothomisme » est l'expression du mépris jeté à la figure de ceux qui pensent, avec raison, que ce que saint Thomas a dit de vrai au XIII^e siècle reste vrai et pertinent aujourd'hui, mépris exprimé par ceux qui sont adeptes du relativisme de la vérité et qui estiment que la doctrine de saint Thomas ne saurait plus être vraie à notre époque, parce que le monde a évolué.

Doctrines et contemplation

Certains posent la question : avec la déchristianisation, le manque de prêtres, a-t-on vraiment le temps pour étudier saint Thomas ? Le besoin n'est-il pas d'abord à la pastorale, à l'œuvre du salut des âmes ? Pour y répondre, reprenons tout simplement ce que dit Thomas.

Les Dominicains ont choisi comme devise une expression provenant de Thomas lui-même : « *Contemplari, et contemplata aliis tradere* », « Contempler, et transmettre aux autres ce qu'on a contemplé ». Pour Thomas, comme pour toute l'authentique tradition chrétienne, l'apostolat est en fait le débordement sur les autres de sa propre contemplation de Dieu.

Thomas distinguait à ce propos les ordres purement contemplatifs (les bénédictins), les ordres purement actifs (hospitaliers, militaires, etc.) et, au-dessus d'eux, les ordres mixtes ou apostoliques, où l'on contemple et où l'on va porter aux âmes le fruit de sa contemplation. Il disait que cet office apostolique était celui qu'avait choisi Jésus : avant de désigner ses Apôtres, par exemple, il avait passé la nuit en prière.

Le prêtre doit donner aux fidèles Dieu qu'il possède en lui, il doit faire connaître Jésus qu'il aime par-dessus tout. Sinon, il n'est qu'un mercenaire, comme dit le Christ lui-même. Or, précisément, saint Thomas nous aide de façon très efficace à connaître Dieu, à l'aimer et à nous unir à lui.

Son œuvre, et principalement sa *Somme de théologie*, est apte à réaliser le désir qu'il exprimait à Jésus dans une apparition, quand le Sauveur lui demanda : « Tu as bien écrit de moi, Thomas ; que désires-tu comme récompense ? », et qu'il répondit du tac au tac : « Rien d'autre que vous, Seigneur ! ».

Sauf à ordonner des prêtres sans aucune préparation, ce qui serait désastreux, il faut bien que les futurs prêtres soient formés d'une manière ou d'une autre à leur fonction. Eh bien ! le faire sous l'égide de saint Thomas est la meilleure des solutions, et de loin. Aujourd'hui, on a besoin de vérité et d'amour, pour le bien des âmes : c'est précisément ce que Thomas nous apprend, avec une grande efficacité. ■

JORGE BERGOGLIO AVANT LA PAPAUTÉ

Nous célébrons les dix ans du pontificat du Pape François. Mais d'où vient l'homme qui préside aujourd'hui aux destinées de l'Église ? Jean-Pierre Moreau, spécialiste de l'Amérique latine, envoyé spécial du *Figaro Magazine* sur le continent sud-américain à plusieurs reprises, tente de répondre le plus précisément possible à cette question, en une passionnante biographie.

Il examine, présente et analyse trois éléments structurants de la pensée et de la personnalité de Bergoglio. La première source de sa pensée est liée à son adhésion à la « théologie du peuple », qui constitue une variante de la « théologie de la libération », mais débarrassée des aspects les plus contestables du marxisme-léninisme. Cette théologie met au centre de sa réflexion le « peuple de Dieu », et surtout le peuple des pauvres qui supplante la classe ouvrière opprimée des communistes, en y ajoutant toutefois une dimension messianique. Le « peuple de Dieu » est ainsi promu au rang de « lieu théologique », donc de source de connaissance de Dieu et de sa parole. D'où l'importance que le Pape François accorde aux « signes des temps » et à l'histoire, qui à ses yeux offrent des lumières pour l'évolution des choses et des situations.

La deuxième source de la pensée bergoglienne risque d'étonner un Français : c'est le péronisme, c'est-à-dire la doctrine, la pratique et la « mystique » du président Juan Perón et de sa première épouse Evita. A distance (physique et temporelle), on a du mal à comprendre comment un dirigeant apparemment brouillon et pas particulièrement efficace dans son gouvernement a pu obtenir et conserver une telle aura que, cinquante ans après sa mort, c'est encore un péroniste qui dirige l'Argentine. On apprendra grâce à cet ouvrage comment cette approche politico-sociale originale a pu marquer très profondément le jeune Bergoglio qui, entre autres, fut membre aux alentours de ses vingt ans de la structure péroniste *Organización Única del Trasvasamiento Generacional*.

La troisième source est évidemment la méthode ou spiritualité jésuite, mais telle qu'elle a été transformée sous le généralat de Pedro Arrupe (1965-1981), lequel était tellement « avancé » au point de vue théologique et politique que le Pape Jean-Paul II finit, chose rarissime, par l'écartier en 1981 de son poste de Général des Jésuites pour nommer à sa place un délégué personnel avec les pleins pouvoirs, afin d'essayer de remettre la Compagnie de Jésus un tant soit peu sur le droit chemin. Ce ne sera qu'en 1983 qu'un nouveau Général pourra être élu par la Compagnie.

La force de ce livre réside en particulier dans sa documentation, solide et convaincante, qui a été d'ailleurs vérifiée par précaution par l'éditeur avant publication. Ce travail minutieux mais nécessaire met au jour les ressorts profonds de la pensée et de l'action du Pape François, les influences qui gouvernent sa vie et sa vision, en manifestant la cohérence profonde de son action pontificale, au-delà des apparents zigzags qui peuvent si facilement déconcerter l'observateur. ■

Jean-Pierre Moreau, *François – La conquête du pouvoir*, Contretemps, 2022, 388 pages, 25 euros (www.renaissance.catholique.fr).

Lettre à nos frères prêtres

Bulletin d'abonnement et de parrainage

Prix au numéro : 3 € ; Abonnement annuel (quatre numéros) : 10 € – pour les prêtres : 5 €

Prénom : Nom :
 Adresse :
 Code Postal : Ville :

- Je m'abonne à la lettre ; je verse donc la somme de 10 €
 Je parraine prêtre(s) pour l'abonnement annuel ; je verse donc en sus la somme de €

Chèque à l'ordre de « Lettre à nos frères prêtres », et courrier à « LNFP – 11 rue Cluseret, 92280 Suresnes Cedex ».

Nous contacter par courriel : lettreaanosfrerespretres@gmail.com
 Consulter les anciens numéros : <https://laportelatine.org/publications/lettre-a-nos-freres-pretres>